

# Le tennis - un sport de toutes les couleurs

Rappelez-vous ces grands champions du passé tout de blanc vêtus, armés de leur raquette en bois au tamis si minuscule! Et puis pensez à ce porteur de short en jean noir sous lequel brille un cuissard jaune fluorescent! Dans sa main étincelle un tamis géant avec lequel il fait de grands moulinets que ses anciens auraient seulement accompagnés d'un sourire condescendant. Eux, les grands "amateurs" qui ne touchaient que des dessous de table pour leurs prestations, doivent tout de même jalouser ces Agassi et Cie pour les millions de dollars qu'ils engrangent à longueur d'année.

Il semble bien qu'à une trentaine d'années d'intervalle, on ne parle plus de la même chose. Et pourtant, dans les deux cas, c'est bien de tennis qu'il s'agit; ce sport qui ne mérite certainement plus la couleur qu'on lui attribuait autrefois: le blanc, avec toutes les connotations qui sont le propre du terme.

Et il est évident que le Luxembourg n'est pas resté à l'écart de ces bouleversements des moeurs tennistiques. Chez nous aussi on est passé du sport blanc au sport "argent", avec une étape intermédiaire qu'il

vaut la peine d'analyser à part. Les trois temps forts de l'évolution au Luxembourg, coïncident sans aucun doute avec les trois clubs qui ont successivement dominé avec plus ou moins d'éclat, le tennis national: les Arquebusiers, le Spora et, aujourd'hui, Bonnevoie.

L'auteur de ces lignes voudrait préciser que le présent article est bien plus un témoignage de ce qu'il a vécu qu'une analyse objective. Aussi le lecteur attentif et connaisseur ne manquera-t-il pas de critiquer l'absence de certains noms ou de certains faits. Bien sûr qu'il a raison, mais qu'il n'en veuille pas trop au témoin assez privilégié que nous avons été des années durant.

## Les Arquebusiers ou le tennis blanc

C'est à la fin des années cinquante que nous avons fait notre entrée dans le monde, assez clos à l'époque, du tennis luxembourgeois. Pourquoi nous étions-nous tournés vers cette discipline, alors que la plupart

---

**Chez nous aussi on est passé du sport blanc au sport "argent", avec une étape intermédiaire qu'il vaut la peine d'analyser à part.**

---

**Déjà des signes de lassitude se font ressentir chez certains qui abandonnent le tennis au profit d'un autre sport en vogue, à l'image plus représentative. Les nombreux terrains de golf en construction à Luxembourg pourraient susciter des vocations nouvelles.**

de nos camarades avaient préféré la pelouse du terrain de football. Nous n'étions pourtant pas influencés par l'idolâtrie que crée la télévision autour des Becker ou Edberg, pour la simple raison que le petit écran ne faisait que fêter ses débuts et que les retransmissions sportives étaient donc fort rares. Alors, c'était sans doute parce que le père était déjà un adepte de la raquette ou parce qu'on habitait si près des courts.

Qui étions-nous, ces rares jeunes enclins à taper des heures durant sur la petite balle blanche? Certainement pour la plupart des privilégiés, fils de bourgeois aisés pour lesquels ni le prix de l'abonnement ni celui de l'équipement ne pouvaient poser de problème. Pas nécessairement des gosses de riches: déjà ceux-ci se plaignaient de la démocratisation (toute relative) du tennis, et ils avaient choisi le golf, tout de même plus élitaire. Pourtant, à tort ou à raison, on nous traitait de snobs, et il y avait des parents qui interdisaient à leur progéniture de rejoindre les enfants gâtés que nous étions à leurs yeux.

En fait, c'était une fort belle époque, et nous ne pouvions certainement pas nous plaindre du manque de popularité du tennis, puisque c'était justement celui-ci qui nous permettait d'occuper des après-midi durant les magnifiques courts des Arquebusiers.

Depuis des décennies, ce club situé dans le calme quartier du Val-Sainte-Croix à Luxembourg-Ville, dominait très nettement tous ses rivaux. Une seule fois, le TC Esch lui avait ravi le titre de champion, et on s'en mordait encore les doigts. En effet, après les grands de l'immédiate après-guerre, les Wertheim ou Wampach, les Arquebusiers hébergeaient tous les meilleurs joueurs du pays (ou presque): les Baden, Neuman, Logelin, Brasseur ou Brucher. Un Frank Baden mériterait certainement un chapitre à part, tant sa classe était évidente, tant il était un réel champion de format international.

Mais ce n'est pas là l'objet du présent article. Aussi nous contenterons-nous de préciser que lui, comme l'immense majorité de ses partenaires au sein de l'équipe nationale, était un universitaire, l'un des nombreux avocats qu'a connus le tennis national.

Les Arquebusiers possédaient donc à l'époque de loin les meilleurs joueurs, mais le club ne se contentait pas seulement de la domination sportive. D'une certaine manière, il avait accaparé également la domination administrative, ne serait-ce qu'en raison de l'extrême compétence et du dévouement de l'un des siens, en l'occurrence l'inoubliable Léon Lefèvre. Les décisions les plus importantes étaient prises aux Arquebusiers qui faisaient la pluie et le beau temps dans le monde tennistique luxembourgeois.

C'était une époque dorée, même s'il y avait parfois des conflits entre certains clubs, même si des rancunes personnelles naissaient. On jouait pour son plaisir, on jouait pour l'honneur. Il est vrai qu'on en avait aussi les moyens! Dans ce petit univers, tout le monde se connaissait, et des amitiés solides se formaient à travers tout le pays. On se retrouvait pour les tournois traditionnels qui se jouaient à Mondorf, Echternach ou aux Arquebusiers, et le vainqueur recevait sa coupe avec la même joie que les champions d'aujourd'hui encaissent leur chèque.

Bien entendu, cela ne pouvait durer éternellement. Déjà la télévision retransmettait certains matches des tournois les plus renommés, créant ainsi les premières idoles que l'on pouvait imiter. Et puis surtout, le Luxembourg s'était enrichi: le prix de l'abonnement ou de l'équipement spécifique n'était plus guère rebutant pour une couche de plus en plus large de gens. En plus, le tennis avait conservé son image de marque, l'appartenance à un club semblant prouver qu'on avait réellement réussi dans la société. Enfin, l'industrie avait commencé à prendre en considération l'énorme marché qui s'ouvrait à elle dans la vente de vêtements, de sandales, de balles et de raquettes.

Aussi le tennis ne pouvait-il plus rester blanc. Rien ne ressemble davantage à une chemisette blanche de la marque X que la chemisette blanche de chez Y. Or comment faire du marketing dans ces conditions-là? Il fallait donc introduire la couleur, d'une façon de moins en moins discrète. Et le bon joueur allait devenir un véritable agent publicitaire pour les marques arborées. Alors que le tennis international avait déjà depuis longtemps perdu sa candeur avec l'amateurisme-marron des grands champions, le tennis luxembourgeois ne devait pas tarder à perdre la sienne.

## **Le Tennis SPORA ou la couleur de l'ambition**

On en était aux années 70, et des ambitions sportives nouvelles étaient nées. On n'allait tout de même pas laisser les Arquebusiers dominer à l'infini le tennis luxembourgeois. D'autres clubs avaient engagé des entraîneurs de qualité, et ceux-ci n'avaient pas manqué de découvrir de talentueux jeunes qui allaient s'attaquer aux champions établis.

Ce que d'autres n'avaient pas réussi, un étrange club allait le faire. Né de l'amitié réunissant certains personnages connus de la capitale, fêtards pour la plupart, le Tennis Spora avait mis un certain temps pour trouver un lieu où s'épanouir.

Ayant d'abord assumé l'héritage d'un petit club de province, il allait au début jouer sur les courts des autres clubs pour enfin construire en un endroit qui, à l'époque, était parfaitement privilégié: le Baumbusch. Si la détermination écologique avait alors été aussi forte qu'aujourd'hui, nous n'aurions peut-être jamais pu écrire ce chapitre. Toujours est-il qu'une première fois le Spora remporta le championnat national, presque par hasard. Il attirait de bons joueurs d'un peu partout: Wagner et Brück du Stade, Offenheim et Claude d'Esch, Neu d'Echternach, Storck de Differdange, Krombach de Diekirch, et nous en oublions certainement. De cette manière, les rencontres l'opposant aux Arquebusiers devenaient de plus en plus passionnantes.

Il est vrai qu'il était plutôt de bon ton de jouer au Spora. C'était l'endroit à la mode pour beaucoup de gens. On y retrouvait d'ailleurs de nombreux hommes (ou femmes) politiques, attirés par le cadre magnifique et par l'ambiance régnant au club-house. Si les Arquebusiers avaient été le club des universi-

taires, le Spora regroupait beaucoup de ces jeunes loups du commerce, de la banque et de l'industrie.

Sans doute ne parlait-on pas encore vraiment d'argent aux joueurs, mais on leur offrait un entraînement de plus en plus sophistiqué ou encore certains avantages matériels. Et puis il y avait toujours cette motivation suprême au Spora, celle d'être plus fort que le rival du Val-Sainte-Croix.

Bien sûr, la politique de recrutement du club du Baumbusch devait irriter nombre de petits clubs qui n'avaient pas les mêmes facilités et qui perdaient ainsi les jeunes en qui ils avaient placé tous leurs espoirs. Et cela avait des répercussions sur le fonctionnement de la fédération. Depuis un certain temps déjà, ce n'étaient plus les Arquebusiers qui détenaient seuls les rênes du pouvoir. Dans beaucoup de localités du pays étaient nés des clubs, et ceux-ci détenaient une voix à l'assemblée générale, exactement comme les grands clubs traditionnels. Un clivage était né, un clivage qui continue à avoir des répercussions sur le fonctionnement actuel du tennis à Luxembourg.

## Le TC Bonnevoie ou la couleur argent

Alors qu'on commençait à se faire à cette rivalité entre les Arquebusiers et le Spora, un intrus fit son apparition. Toujours dans la capitale, à Bonnevoie, il y avait une infrastructure tout à fait valable, mais un

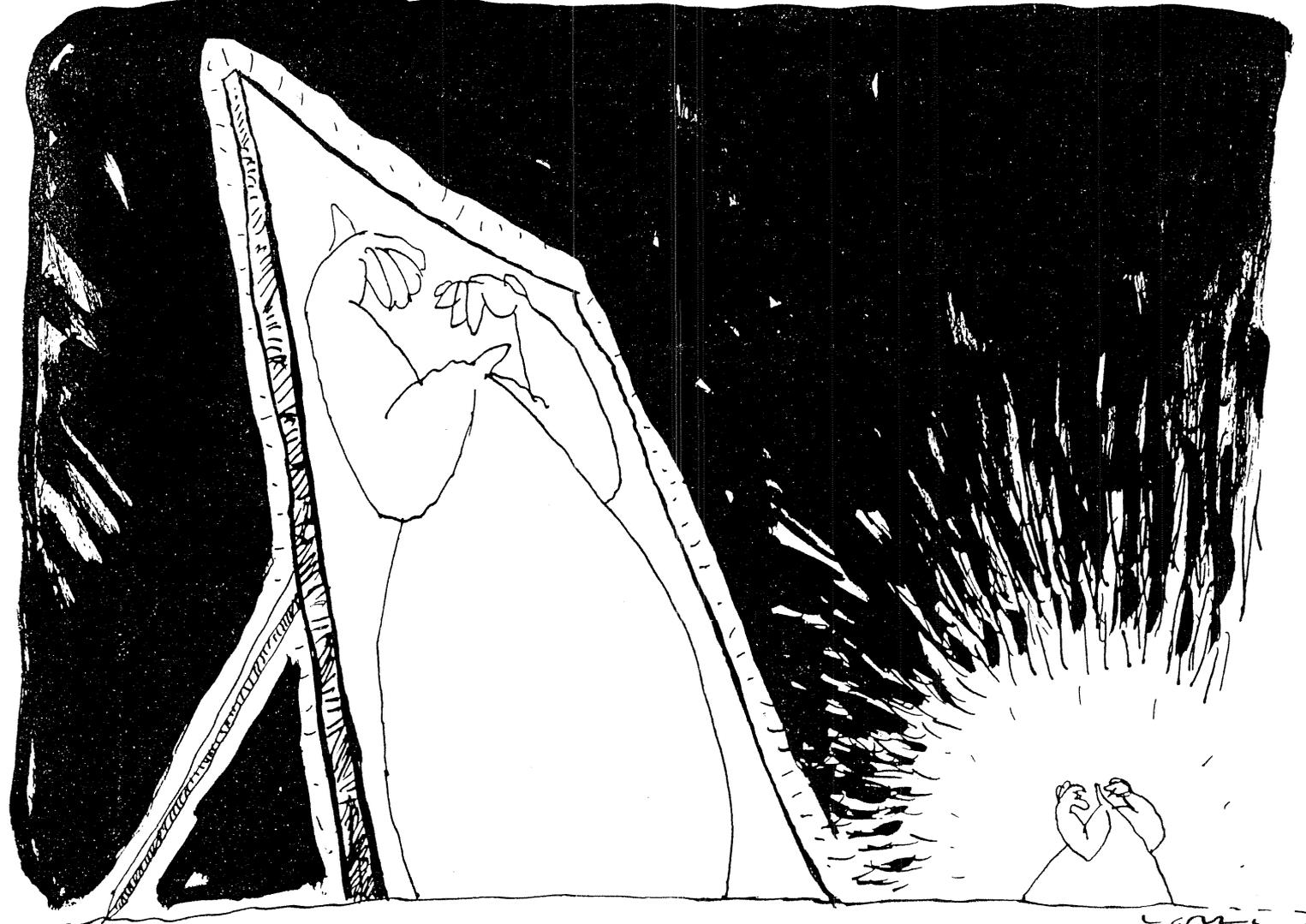
club qui ne semblait pas avoir d'ambitions sportives démesurées. Vint donc M. Gauche, un parfait inconnu dans le petit monde du tennis luxembourgeois.

Et ce fut l'arrivée de l'argent dans ce même monde. Désormais, il ne suffisait plus de parler de conditions d'entraînement, mais les meilleurs joueurs attendaient des offres plus tangibles. Cela ne se monnayait pas de façon directe, mais cela correspondait à des emplois avec des horaires aménagés en fonction des besoins du club. Sans doute les primes n'étaient-elles pas non plus absentes. Le tennis avait donc rejoint les autres grands sports luxembourgeois où ces pratiques étaient monnaie courante depuis bien longtemps.

Les résultats ne tardèrent point à se montrer. D'un peu partout, les joueurs commençaient à affluer, alléchés par l'offre qui leur était faite. Ainsi les Goudenbour, Radoux, Brück, van Kauwenberg quittaient-ils les anciens ténors, les Arquebusiers et le Spora.

Mais là où Bonnevoie innovait davantage encore, c'était en engageant des joueurs étrangers: du côté de la Pologne, il y eut Wieczorek, du côté de l'Italie, Avogadri et Paris. (Aujourd'hui, les nouveaux mercenaires sont recrutés parmi les cent meilleurs joueurs mondiaux, comme Skoff, l'Autrichien, ou Arraya, le Péruvien.) Même pour des matches de peu d'importance, certains de ceux-ci étaient importés par avion, touchaient leur prime et repartaient sur le circuit professionnel. Cela amena au moins la fédération à changer ses règlements: le nombre des étran-

Carlo Schmitz



## dossier

---

gers dans les équipes fut limité et les entraîneurs étrangers purent enfin participer aux championnats interclubs dans la même mesure que les professionnels étrangers.

Bien entendu, la politique de Bonnevoie a apporté au tennis luxembourgeois les meilleurs résultats jamais enregistrés. On n'a qu'à se rappeler les résultats en Championnat d'Europe ou en Coupe Davis. Toutefois ce club continue à faire sa politique de recrutement à travers le pays, n'ayant toujours pas réussi à produire lui-même un véritable espoir.

Et c'est la situation dans laquelle nous nous trouvons à l'heure actuelle. Une situation qui continue à être dominée par l'argent. Et tant qu'il se trouvera à Bonnevoie un mécène, cela ne risque guère d'être changé. Il s'agit seulement de se demander combien de temps cet argent coulera. En général, personne, et surtout pas un homme d'affaires, n'investit s'il n'en tire pas de profit. Or c'est justement là le problème. Comment faire du bénéfice avec le tennis au Luxembourg? Le marché est assez restreint, et la concurrence est énorme en ce qui concerne la fourniture des équipements. Le nombre peu élevé de candidats-spectateurs empêche l'organisation d'un grand tournoi. Les joueurs luxembourgeois aussi doués soient-ils, restent dans l'anonymat le plus parfait dès qu'ils traversent les frontières, et n'ont aucun droit au pac-

tole distribué de par le monde pour certains compétiteurs.

Alors l'avenir du tennis-argent ne nous semble pas assuré au Luxembourg, quitte à ce que nous ignorions totalement ce qui va lui succéder. Sans doute n'a-t-on jamais auparavant tant joué au Luxembourg, sans doute n'y a-t-il jamais eu tant de courts couverts ou en plein air... Toutefois cette expansion ne peut pas continuer à l'infini. Déjà des signes de lassitude se font ressentir chez certains qui abandonnent le tennis au profit d'un autre sport en vogue, à l'image plus représentative. Les nombreux terrains de golf en construction à Luxembourg et dans les environs immédiats pourraient susciter des vocations nouvelles.

**André WENGLER**

**P.S.:** Bien sûr, ce texte a le malheur de ne parler que du tennis masculin, le seul que nous connaissions assez bien. Que cela ne nous empêche pas d'évoquer les qualités d'une Karin Kschwendt, l'unique véritable personnalité du tennis "made in Luxembourg". Elle est vraiment la seule, à l'heure actuelle, à pouvoir se frotter aux meilleures raquettes internationales. Ses résultats, dans les plus réputés tournois mondiaux, ont une valeur bien plus grande que ceux obtenus par ses collègues masculins dans les compétitions par équipes.